Ami du Clergé du 19 novembre 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sur les Epitres du dimanche. — I. *1er Dim. de l'Avent* : La vertu, 689.
Petits prônes *(fin)*. — LIV. *26e Dim. après la Pentecôte* : Crainte et espoir, 691. — LI *bis. 23e Dimanche* : Les incrédules et les chrétiens en face de la mort, 693.
Pour la fête de S. Eloi. — Son œuvre civilisatrice, 695.
Varia. — L'année liturgique, 697.
Petit Avent sur les Antiennes « O. » — I. 1er Dimanche : *O Sapientia*, 698.
Aux Enfants de Marie. — LXIX. La vie frivole, 701.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXLVI. Les tentations du démon, 702.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE [1]

I

1er Dimanche de l'Avent

LA VERTU

Mes frères,

L'Eglise maternelle, dont la vigilance jamais ne se lasse, tient à donner à ses enfants tous les enseignements qui leur permettront de s'orienter vers le ciel.

Gardienne de la Révélation, elle veut que cette doctrine divine soit connue de tous ses fidèles, afin qu'ils puissent y conformer leur conduite de chaque jour. Et c'est pourquoi elle profite du moment où les chrétiens s'assemblent devant l'autel du saint sacrifice, pour leur faire lire publiquement les écrits que l'Esprit-Saint lui-même a dictés et qui doivent être la règle de notre vie.

Ayons le courage de l'avouer : ces lectures du texte biblique sont trop souvent écoutées d'une façon distraite ou superficielle. Parce que notre instruction religieuse est généralement trop rudimentaire, nous ne retirons pas de ces grandes leçons surnaturelles tout le fruit qu'elles pourraient produire en nous. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Et si nous reconnaissons loyalement nos insuffisances passées, loin de nous être un motif de découragement, cet aveu ne sera qu'un motif de plus pour nous inviter à faire un effort à l'avenir. Voilà pourquoi, m. f., je vous propose de scruter le sens des Epîtres que vous entendez à la messe de chaque dimanche, afin que, mieux éclairés, vous y puisiez des règles d'action qui vous conduiront à l'éternel bonheur.

Dès le début de l'année liturgique qui — comme vous le savez — s'ouvre au premier dimanche de l'Avent, l'Eglise offre à nos méditations un vaste et magnifique programme, qu'elle tire de l'Epître adressée par S. Paul aux Romains. Que dit, en substance, l'Apôtre ? Il annonce que l'heure du jugement approche chaque jour et que si, trop longtemps, nous nous sommes endormis dans les vains soucis terrestres, dans les plaisirs inutiles ou pervers, il faut désormais renoncer à tout ce qui serait incompatible avec le salut que daigne nous promettre la miséricorde divine et avancer courageusement dans le chemin de la vertu.

I

La vertu n'est pas, par elle-même, à la portée des pauvres humains. Sans doute, nous pouvons, par nos propres moyens, acquérir une dose plus ou moins considérable de qualités purement naturelles. Il ne tient qu'à nous, si nous déployons des efforts énergiques et persévérants, de réformer notre caractère, de nous rendre bons, loyaux, serviables, savants, généreux, que sais-je encore ? Mais tant que nous n'aurons mis en œuvre que des procédés humains et en vue d'atteindre des buts de ce monde, nous n'aurons pas fait un seul pas vers le Paradis. La caractéristique de la vertu, c'est d'être inspirée par Dieu même et acquise sous l'influence souveraine et douce de la grâce. A ce prix seulement elle compte aux yeux du Seigneur.

Ceci demande une explication. Si l'homme était livré à lui-même, il ne saurait, par ses propres moyens, se rendre digne des faveurs d'En-haut. Il vit sur un plan tellement inférieur à celui où réside la Divinité qu'il ne peut même songer à se rapprocher d'elle ni à combler l'abîme qui existe entre elle et nous. Mais notre Créateur nous aime. Il ne nous a pas donné la vie pour que nous la gaspillions à des œuvres frivoles, dont rien ne subsiste après notre trépas. Il a voulu que notre existence actuelle ne fût que le prélude d'une autre existence plus haute, plus sainte, immortelle, où nous le verrons face à face et où nous jouirons sans fin de son amour. Puis donc que nous étions par nous-mêmes incapables de parvenir à ce terme, Dieu a accepté de nous en fournir les moyens. C'est lui qui a jeté, comme un radieux arc-en-ciel, un pont sur le gouffre, afin de relier la terre qui souffre au ciel qui bénit.

Il veut bien condescendre à se mêler de nos humbles affaires. Par les pensées pieuses qu'il nous envoie, par les bons mouvements qu'il nous suggère, il nous incite à fuir les actes mauvais, à accomplir des œuvres bonnes. Bien mieux encore : toutes les fois que nous agissons pour lui plaire, il se saisit de notre action, il l'élève à un rang supérieur, il en transforme la nature, il lui concède ce privilège de la rendre réellement méritoire pour l'obtention des couronnes d'immortalité. On appelle cela la grâce. Et cette grâce se présente constamment à nous sous les apparences les plus diverses : grâce sanctifiante qui nous garde dans l'amitié du Très-Haut, grâces actuelles qui nous soutiennent dans les passages difficiles, qui illuminent notre intelligence

[1] MM. les Prédicateurs jugeront eux-mêmes, suivant les circonstances, s'il n'y aurait pas intérêt à lire, chaque dimanche, le texte de l'Epître du jour, avant de donner les commentaires que nous allons publier.

ou affermissent notre volonté, tout cela vise au même résultat : notre sanctification.

Remarquons néanmoins que le Seigneur, qui nous sollicite sans cesse, ne prétend pas nous imposer d'autorité ses secours. Il sauvegarde la liberté dont il nous fit don et nous laisse maîtres de repousser ses avances. Mais cela à nos risques et périls. Il se réserve le droit d'apprécier et de sanctionner notre conduite. Si nous prenons l'habitude de repousser ses conseils et de rejeter son aide, nous glisserons dans les errements du vice. Si, au contraire, nous sommes fidèles à ses impulsions, nous pratiquerons la vertu.

Vous voyez donc bien, maintenant, ce qui différencie la vertu des vulgaires qualités humaines. Ces dernières ne sont que l'harmonieux développement de nos facultés naturelles, tandis que celle-là nous transfigure en nous faisant collaborer avec Dieu même, en produisant et en développant en nous une imitation de sa vie intime.

Une autre observation s'impose. L'appui divin qui nous met à même de nous sanctifier, ne se perpétuera pas toujours. Un instant viendra, celui de la mort, où il faudra apurer nos comptes et où notre destin se décidera d'après le degré de notre obéissance ou de nos rébellions. Minute décisive entre toutes, que celle où notre âme séparée de son corps sera suspendue entre le paradis et l'enfer. Or cette minute peut sonner d'un instant à l'autre. Rien ne nous garantit même une seconde de vie ; le temps qui nous est mesuré s'écoule avec une rapidité déconcertante.

Aussi S. Paul nous met-il en garde contre les déceptions de l'avenir : « La nuit, dit-il, est sur sa fin et le jour approche. » La nuit, c'est le pauvre et obscur moment que nous passons ici-bas au milieu des deuils et des contradictions. Le jour, au contraire, le jour éclatant, c'est l'avenir qui ne passera pas, dans la société des anges et des saints, au milieu des clartés divines. Puisque nous ne disposons que de courtes années pour conquérir les palmes, mettons à profit le temps qui passe, sans en perdre une minute.

II

« Très bien, dira peut-être quelque esprit fort — ou qui se croit tel. Mais à quoi donc sert cette vertu que vous prônez tant ? » — C'est ici que l'on pourrait reprendre, en la transposant, une autre parole profonde de l'apôtre S. Paul : « *Pietas ad omnia utilis est.* » De même que la piété, la vertu est utile à tout. Elles sont d'ailleurs si proches l'une de l'autre que, maintes fois, elles se confondent.

La vertu ne nous est pas seulement indispensable pour paraître devant le Seigneur. Elle doit nous servir quotidiennement à modeler notre âme. Depuis que nous avons été mis au monde, nous portons avec nous la tare de la faute originelle, le stigmate de notre nature déchue. Nous avons tous le devoir de corriger ce qu'il y a de défectueux en nous. Et ce n'est certes pas la besogne qui manque. Il y a au fond de nous-mêmes ce multiple foyer de passions que les anciens théologiens ont nommé la triple concupiscence. Notre chair de péché est malheureusement tendue vers toutes les attractions périlleuses ou formellement interdites : la vertu sera là pour nous interdire les dérèglements coupables, les licences qui mènent au mal. Notre esprit aspire à l'indépendance : héritier de Lucifer qui ne voulait pas servir, il rêve l'affranchissement des règles posées par Dieu et son délire le conduit parfois jusqu'à se libérer de la logique : là encore la vertu interviendra pour soumettre nos fantaisies à l'ordre, à la raison, à la foi. Notre cœur et notre volonté aimeraient à errer au gré de leurs passagers caprices : une fois de plus, la vertu réagira, en vue de notre bien, pour plier nos attitudes aux lois que le ciel nous a données.

La vertu est de tous les temps, de toutes les situations, de tous les pays. Il ne se trouve pas une seule circonstance un peu sérieuse où elle n'intervienne. Son rôle, d'ailleurs, est double. Négative d'abord, si l'on peut dire, elle a déjà l'avantage de nous interdire le péché. Quand même elle ne servirait pas à autre chose, elle serait déjà un bien merveilleux, puisqu'elle nous assurerait l'état de grâce. Mais elle va plus loin ; elle devient vite positive, et c'est alors qu'elle nous pousse vers les belles réalisations chrétiennes, vers les actions bénies qui nous rendent forts et meilleurs.

Ajoutons que si nos vertus ont d'abord l'avantage de nous mettre en relations filialement et respectueusement cordiales avec le bon Maître, elles nous procurent subsidiairement l'avantage de maintenir la paix entre nous et ceux que Dieu nous a donnés pour frères. A côté des vertus qui nous dirigent plus spécialement vers le Très-Haut ; à côté de la foi qui nous fait croire en lui, de l'espérance qui nous remplit de confiance en lui, de la charité qui est l'amour divin par excellence, voici venir les vertus morales qui ont une influence directe sur nos actes quotidiens les plus simples. La prudence nous préservera des écueils, la justice assurera notre honorabilité, la force nous soutiendra dans les épreuves perpétuelles, la tempérance établira dans nos âmes cet équilibre délicat, source d'apaisement et de sérénité.

Un peu au-dessous de ces vertus primordiales, bien d'autres qualités surnaturelles contribueront à nous armer, à nous développer, à nous rendre moins indignes de Dieu. Ce seront la patience et l'humilité, le dévouement et l'abnégation, la mortification et le silence, la générosité bienveillante et la ferveur. On pourrait, presque sans fin, prolonger cette litanie glorieuse.

Le chrétien vertueux est un chef-d'œuvre de la grâce : il domine le monde dans l'exacte mesure où il se rapproche du Très-Haut. N'importe lequel d'entre nous peut prétendre à ce triomphe. Appliquons-nous à le réaliser pour autant qu'il dépend de nous, et, si nous joignons à l'humilité la prière confiante, le secours de Dieu nous aidera efficacement. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

LIV

26e Dimanche après la Pentecôte

CRAINTE ET ESPOIR

Lorsque paraîtront les signes avant-coureurs de la fin du monde, il est bien probable que depuis longtemps nous serons endormis de notre dernier sommeil. Notre corps sera réduit en une poussière impalpable ; notre nom aura disparu de la mémoire des hommes ; des milliers d'années se seront peut-être écoulées depuis le moment où je vous parle. N'importe, au son de la trompette nous nous lèverons de la terre et nous viendrons, nous tous qui sommes ici, comparaître, en compagnie du genre humain tout entier, devant le tribunal du souverain Juge, pour y entendre prononcer notre sentence.

Celle-ci ne sera que la confirmation et pour ainsi dire la répétition d'un autre arrêt, porté à notre égard au moment précis de notre mort. De cet arrêt un temps relativement court nous sépare : que sont en effet les quelques années qu'il nous reste à passer en cette vie ? Sur lui plane une redoutable incertitude, car nous ne savons pas en quel état nous nous présenterons devant Dieu. Minute terrible que celle où notre âme, se séparant de son corps, se verra telle qu'elle sera, sans ombre aucune, et comprendra toutes les exigences de la justice divine ! Minute décisive que celle d'où dépendra notre éternité !

A la perspective de ce double jugement à subir, nous ne pouvons nous défendre d'un certain sentiment de *crainte,* mais nous ne devons pas nous y abandonner sans réserve, car il y a place aussi pour l'*espérance.* Telles sont les deux pensées que je me propose de développer, après vous avoir avertis que je parlerai indifféremment de l'un et l'autre jugement de Dieu.

I

Oui, nous avons raison de craindre, d'abord.

Tel est bien, en effet, l'enseignement de l'Eglise : dans la prose si expressive *Dies iræ,* que vous entendez chanter aux messes des morts, elle s'écrie, à la pensée du jugement dernier : « *Quantus tremor est futurus !* De quel tremblement seront alors saisis les hommes ! »

A ces solennelles assises, tout sera étalé au grand jour. Il n'y aura plus rien de secret : *Judex, cum sedebit, quidquid latet apparebit.*

Nous verrons d'abord tout ce qui était caché à notre propre souvenir. Actuellement, avec notre mémoire si prompte à oublier, notre passé nous apparaît comme une vaste étendue d'une teinte uniforme, où émergent seulement çà et là les saillants des événements qui nous ont impressionnés davantage. Si nous avons été coupables, si nous nous sommes, en certaines occasions, conduits d'une manière peu honorable, nous en avons d'abord éprouvé de la confusion, puis le temps a effacé peu à peu cette sensation désagréable ; maintenant nous nous persuadons presque de notre innocence, nous nous comportons comme si rien n'était survenu.

Quand nous paraîtrons devant Dieu, il n'en sera plus ainsi : chacune de nos actions, depuis la première où notre responsabilité aura été engagée après l'éveil de notre raison, jusqu'à celle qui aura précédé immédiatement la cessation de notre activité mentale terrestre, nous sera remémorée avec l'évidence qu'elle aurait si elle venait d'être accomplie à l'instant même. On prétend que les noyés, avant de perdre connaissance, revoient simultanément toute leur vie passée. Il se produira quelque chose d'analogue au tribunal de Dieu, avec cette différence que rien ne sera omis et que ce tableau nous restera éternellement présent.

Le roi David disait : « Mon péché se dresse toujours devant moi. » (Ps. L, 5). Pour l'âme se séparant de son corps, c'est toute la multitude de ses fautes qui surgira soudain à ses regards épouvantés. Elle les verra chacune avec sa malice, son degré de préméditation, son opposition avec la sainteté divine, celles dont le souvenir subsistait comme celles qui étaient oubliées, celles qu'on avait expiées comme celles dont on n'avait pas fait pénitence. Plaise à Dieu, m. f., qu'à cet instant suprême nos fautes ne soient pas du genre de celles dont Daniel disait au roi Baltassar : « Vous avez été mis dans la balance et vous avez été trouvé trop léger » !

Au jugement dernier, apparaîtra aussi tout ce qui était caché aux yeux du prochain. Alors l'hypocrisie sera démasquée : on verra les vices qui se déguisaient sous les dehors de la vertu, la perversité travestie sous des apparences de bonté. Le monde juge d'après l'extérieur : il accorde souvent son estime et ses honneurs bien plus aux habiles qu'aux honnêtes gens ; il applaudit à la fortune, au succès ; il flatte les puissants, tandis qu'il méprise le faible, l'innocent qui a sacrifié les biens extérieurs à la paix de sa conscience. Tous ces jugements seront redressés et plus les coupables auront été élevés en dignité, plus ils seront confondus. On appréciera alors les hommes à leur vraie valeur, èt non plus d'après les apparences. On démêlera les mobiles des actes : tel haut fait, telle générosité, dont on avait fait gloire à son auteur, se manifestera comme entaché du désir d'acquérir les suffrages des hommes. Par contre, l'héroïsme caché, la vertu s'enveloppant du silence seront réhabilités.

Surtout, les turpitudes inconnues de tous se dévoileront. On raconte qu'un Père du désert était un jour sollicité au péché par une femme de mauvaise vie. Il accepta, mais à condition qu'ils se rendraient tous deux sur la place publique de la cité. — « Vous n'y pensez pas, s'écria la malheureuse, s'exposer ainsi aux regards de la foule ? » — « Quoi ? répliqua le solitaire, vous hésitez à faire devant quelques hommes ce qui sera connu de tous au dernier jugement ? » Cette réponse frappa tellement la pécheresse qu'elle se convertit. Combien tombent dans un aveuglement pareil au sien, sans imiter son repentir ! Ils commettent en secret des actes dont ils ne voudraient à aucun prix que leur

entourage soupçonne l'existence : ils fraudent, ils calomnient, surtout ils se livrent à la luxure ; et ils ne pensent pas que Dieu voit tout, se souvient de tout et révélera tout !

Enfin nous apercevrons tous les péchés que nous nous cachons à nous-mêmes. Sans doute, il est une ignorance qui excuse du péché, mais c'est l'ignorance de la bonne foi ; or celle-ci est difficile à réaliser, car elle suppose un examen suffisant et impartial de l'acte en question. Bien souvent, au contraire, nous nous faisons les complices de nos défauts : prenant leurs désirs pour des réalités, nous nous convainquons trop aisément que l'objet convoité ne renferme aucun mal, nous fermons les yeux pour ne pas voir, refusant de prêter attention à certaines culpabilités, cherchant à couvrir nos fautes par toutes sortes de bonnes raisons. Nous flattons notre corps et nous lui accordons toutes ses aises sous prétexte de santé à entretenir ; nous paraissons empressés au service du prochain, mais c'est pour conquérir son estime ; nous dissimulons notre avarice sous le couvert de l'épargne. Rares sont nos bonnes œuvres où n'entrent pas la recherche de nous-mêmes et le désir de satisfaire notre volonté propre. Et même quand nous faisons le bien, que de résistances à la grâce, quel manque de générosité !

Notre corps est, pour notre âme, un voile plus ou moins opaque qui l'empêche de se former une juste notion des choses. Mais quand, à la manière des purs esprits, elle épuisera d'un seul regard toute leur complexité, quand surtout la lumière de Dieu l'éclairera, elle comprendra combien est vraie cette parole du prophète : « Nos bonnes œuvres sont toutes comme un linge souillé. » (Is., LXIV, 6). Elle se verra presque entièrement dépourvue de mérites ; d'autre part ses péchés crieront vengeance contre elle. Comme il se justifie, le cri d'angoisse que l'Eglise met sur nos lèvres : « *Quid sum, miser, tunc dicturus, quem patronum rogaturus, cum vix justus sit securus ?* »

II

A ne regarder que nous-mêmes, nous aurions les plus pressants motifs de craindre. Mais d'autres considérations sont propres à nous inspirer l'espoir.

C'est d'abord celle de notre Juge lui-même. Sans doute, c'est un roi dont la majesté fait trembler : *Rex tremendæ majestatis*, mais c'est aussi un Sauveur dont la bonté s'exerce sur nous sans aucun mérite de notre part. Son plus ardent désir est de nous arracher à l'enfer ; il a versé tout son sang dans ce but ; par là il nous a mérité des grâces abondantes. Quand notre mort sera un fait accompli, il n'y aura plus de place que pour la justice, c'est vrai, mais jusque-là nous pouvons espérer de lui un secours puissant qui nous purifiera de nos péchés et nous fera paraître devant lui en état de grâce. Même si nous avions commis un crime pareil à celui de Judas, tant qu'il restera un souffle dans notre poitrine nous ne devons pas perdre confiance : l'heure dernière de notre vie est aussi l'heure des grandes miséricordes divines.

Quand la terreur du jugement viendra nous agiter, appelons-en du Juge au Juge lui-même et faisons-lui valoir les motifs pour lesquels il ne peut nous condamner : « Pour moi, vous vous êtes mis en chemin, vous vous êtes lassé à force de me chercher, vous m'avez racheté par le supplice de la croix, que tant de peines n'aient pas été endurées en vain ! *Quærens me etc.* »

Un autre motif vient corroborer le premier : c'est l'exemple des pardons généreusement accordés au repentir. Si Madeleine la pécheresse s'est vue justifiée publiquement à cause de son amour, si le bon larron a reçu la promesse d'une prompte admission dans le séjour bienheureux, pourquoi ne pourrions-nous pas espérer un sort semblable ? « *Qui Mariam absolvisti et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti.* » — « Mes péchés sont grands, je l'avoue, mais les leurs l'étaient aussi. Mes prières n'ont que peu de valeur, mais il en est de même pour celles des autres pécheurs. C'est pourquoi, Seigneur, par égard pour votre seule bonté, vous ne me jetterez pas dans les flammes éternelles. » Telle est, m. f., la prière qui jaillit spontanément de notre cœur à ce souvenir.

Enfin, rappelons-nous que, comme à tout tribunal, nous avons des avocats qui plaideront notre cause avec éloquence. C'est la Sainte Vierge, que les Litanies appellent « le refuge des pécheurs » : refuge, par conséquent asile assuré pour ceux qui y ont recours ; ce sont les Saints, en particulier nos patrons, ceux qui nous ont connus et aimés ici-bas ; c'est notre bon ange, auquel nous avons été confiés et qui sera tout heureux s'il parvient à nous avoir comme compagnon pour l'éternité après avoir vécu près de nous pendant notre vie. Tous ces intercesseurs invisibles ne cessent de nous appuyer de leur crédit ; mais à l'heure de notre mort ils redoubleront d'efforts. Ne craignons pas de les importuner de nos prières ; au contraire, faisons comme le saint Curé d'Ars, qui, selon son expression pittoresque, « cassait la tête à ses Saints » quand il désirait être exaucé.

* *

On lit dans la vie de S. Jérôme que ce grand Docteur, pourtant épuisé de jeûnes, de veilles et de travaux, frissonnait d'épouvante quand il s'imaginait entendre le son de la trompette le convoquant au Jugement dernier. Il se frappait alors la poitrine et demandait pardon à Dieu pour ses péchés.

Un tel exemple devrait nous faire réfléchir. Si un Saint pouvait éprouver de pareils sentiments, quelle ne devrait pas être notre attitude, nous dont la vertu est loin d'approcher d'une telle perfection ? Du moins, quand nous nous sentirons tièdes pour le service de Dieu, quand le péché nous apparaîtra revêtu de charmes séduisants, ravivons en notre mémoire le souvenir du jugement de Dieu. Ce sera un excellent moyen pour ne pas y entendre la sentence de notre condamnation. Ainsi soit-il.

LI *bis*

23e Dimanche après la Pentecôte

LES INCRÉDULES ET LES CHRÉTIENS EN FACE DE LA MORT

Devant le lit de mort de la jeune fille dont l'Evangile vient de nous parler, nous voyons deux sortes de personnes : d'une part la foule des parents et des amis qui n'interrompent leurs lugubres lamentations que pour se moquer des consolations de Jésus ; d'autre part Jésus lui-même, dont la sérénité calme contraste étrangement avec l'agitation désordonnée des autres assistants. Cette scène nous offre un symbole de la manière bien différente dont les incrédules et les vrais chrétiens se comportent quand la mort se choisit pour victime un être qui leur est cher : les premiers témoignent une douleur que rien ne vient adoucir ; chez les seconds c'est encore la tristesse, mais une tristesse illuminée d'un rayon d'espérance. Méditons les raisons qui inspirent cette attitude opposée : en ce mois de novembre où tout nous parle de la mort, l'Eglise par sa liturgie, la nature par l'aspect qu'elle prend à nos yeux, nous en retirerons des enseignements opportuns.

I

Devant tout cercueil, fût-ce celui d'un vieillard avancé en âge, l'homme éprouve le sentiment de la brièveté de la vie. S'il repasse dans sa mémoire la suite de ses années, il l'a bientôt récapitulée tout entière. Quand il était jeune, les perspectives d'avenir qui s'ouvraient devant lui apparaissaient presque indéfinies ; maintenant qu'il contemple le passé, il constate la vérité de cette comparaison de l'Ecriture : notre existence est comme une vapeur légère qui monte dans le ciel pour s'évanouir l'instant d'après.

Vous tous, m. f., avez fait l'expérience de ce que j'avance. L'incrédule n'y échappe pas plus que les autres, mais à cette vue il gémit douloureusement, parce que la vie terrestre, qu'il regarde comme le bien le plus précieux de l'homme, lui est trop tôt ravie à son gré.

Que dis-je ? Multipliez tant que vous voudrez la durée de son séjour ici-bas, faites-le vivre autant que les grands chênes qui peuplent nos forêts ou que les animaux dont on vante la longévité, vous ne le satisferez pas davantage. Toujours la fin lui semblera prématurée, car ce que sa nature désire, en fait, ce n'est pas de vivre longtemps, c'est de ne jamais mourir.

En face de la mort, l'incrédule éprouve donc une sorte de déchirement au plus intime de son être. En lui il sent une tendance foncière à l'immortalité, et en même temps il voit d'une façon tangible que cette tendance est irréalisable. Il y a là pour lui une énigme insoluble. Volontiers, il croirait, comme certains n'ont pas craint de l'affirmer, que l'homme est le plus malheureux des êtres et qu'il vaudrait mieux pour lui n'être pas né.

Ce mystère s'épaissit encore quand celui qui disparaît a été frappé en pleine jeunesse, à un moment où l'on était fondé à concevoir à son sujet les plus belles espérances. Vous savez avec quelle ardeur les parents désirent laisser après eux des héritiers de leur nom et de leurs biens. Je n'ai pas besoin de vous décrire l'affliction de ceux qui ont vu mourir leurs enfants sans avoir l'espoir de les retrouver un jour. A l'esprit de tous les incrédules, un pareil cas pose une nouvelle question : pourquoi ces caprices du sort qui laisse sur terre les vieillards et qui fait mourir tant de jeunes ? pourquoi ces fleurs qui ne donneront jamais de fruits ? Et pour toute réponse, ils ne trouvent que les mots de « destin aveugle », de « fatalité ». Or n'est-il pas évident que cette explication ne donne la raison de rien ? Qu'est-ce que le destin ou la fatalité, si l'on n'admet aucune puissance intelligente supérieure à l'homme ?

Pour ceux qui n'ont pas la foi, le trépas des leurs renferme une autre amertume : celle d'une séparation qu'ils croient éternelle. Aimer quelqu'un, vous le savez, c'est vouloir être avec lui, jouir de sa compagnie, de sa conversation. De sa nature, l'amour tend à une union perpétuelle, et la seule perspective de la cessation de cette union gâte la joie qu'on en éprouve. Quand vient le moment où ils doivent se quitter, ceux qui s'aiment tendrement témoignent une vive affliction ; pour se consoler, ils supputent l'époque où il leur sera permis de se retrouver ensemble. Pour l'incroyant qui voit mourir un de ses proches, rien ne vient tempérer la douleur qu'il éprouve. Quand il se reporte vers le passé, chacun de ses souvenirs lui rappelle la présence de celui qu'il vient de perdre : avec lui il est allé à tel endroit, il s'est entretenu de tel projet ; il vivait sous le même toit, à la même table ; les peines et les joies étaient communes. Et maintenant, c'est fini, irrévocablement fini. Désormais une place restera vide au foyer, jamais ne revivront ces heures d'intimité dont le charme apparaît avec un éclat nouveau.

On comprend que ce choc brutal engendre dans certaines âmes un violent désespoir. Plusieurs, jugeant que la vie leur serait intolérable à l'avenir, cherchent dans le suicide un remède à leur malheur. D'autres blasphèment. Pour la plupart, c'est une morne tristesse. On essaie bien de les réconforter, mais que peuvent les vagues paroles de condoléances qu'on prononce en cette circonstance ? Sur la tombe du défunt, on retracera l'éloge de ce dernier, mais quel sens peuvent bien prendre des expressions comme celle-ci, que l'on entend assez souvent : « Adieu, que la terre te soit légère » ? Nulle part plus que devant un sépulcre ouvert, on ne se rend compte de la façon dont l'humanité est désarmée, déconcertée en face de la mort, si elle n'admet pas la survivance de l'âme.

Pleurer sur la perte des êtres chers ne peut durer toujours. Le temps, a-t-on dit, est un grand guérisseur. Mais les vides si nombreux que la mort creuse autour de lui suggèrent sans cesse à l'in-

crédule cette pensée qu'un jour ou l'autre ce sera son tour. Cette fois, c'est dans son propre instinct de conservation, si puissamment ancré dans l'homme, qu'il se sent frappé. La nécessité de mourir est inéluctable, il le sait. Mais à cause de l'impression désagréable qui en résulte pour lui, à cause aussi, peut-être, des reproches que lui adresse sa conscience et de l'incertitude de l'au-delà, il chasse cette pensée comme importune.

Vous savez comment l'autruche, poursuivie par les chasseurs, cache sa tête dans le sable, s'imaginant n'être pas plus vue d'eux qu'elle ne les voit. La sottise de ce pauvre animal est bien excusable, car la raison est chez lui totalement absente. Mais que l'homme, qui est capable de prévoir l'avenir, ferme les yeux pour éviter une image qui lui déplait, alors que cet objet est d'une importance capitale, voilà un aveuglement bien étrange. Et pourtant, les incrédules sont-ils seuls à y tomber? Combien peu de chrétiens ont le courage d'envisager résolument leurs fins dernières !

II

Bien opposée est l'attitude qu'inspire la foi. « Retirez-vous, dit Notre-Seigneur à ceux qui se lamentent, cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » — « Elle dort », voilà tout le secret de cette merveilleuse résignation dont les vrais fidèles font preuve quand un deuil vient les frapper.

Elle dort, cette personne aimée, c'est-à-dire qu'elle est entrée dans son repos après une vie passée au service de Dieu, comme le bon ouvrier qui vient d'achever la tâche que son maître lui avait imposée. De longues années peut-être elle a lutté, peiné, souffert ; sa dernière maladie a peut-être été très douloureuse ; voici que ses maux ont pris fin. « Maintenant l'hiver est passé, dit l'Ecriture, la pluie a cessé ; lève-toi, ma bien-aimée, et viens. » Ces paroles représentent le langage que Dieu a tenu à l'âme fidèle en l'appelant à lui. Elle est maintenant dans la paix : *In pace,* selon l'expression qu'employaient les premiers chrétiens ; et le corps qu'elle a habité, qui fut le compagnon de ses travaux et de ses mérites, va dormir en terre bénite, dans un lieu appelé cimetière, dont le nom signifie « dortoir », en attendant l'heure où la trompette annonçant le jugement dernier viendra le réveiller de son profond sommeil.

Elle dort, il n'est donc plus possible de s'entretenir avec elle, car ses yeux ne voient plus, ses oreilles n'entendent plus, sa bouche est muette et ses membres sont inertes ; et c'est là sans doute un motif de chagrin. Mais si elle dort, son cœur veille ; son âme est bien vivante ; elle n'a pas perdu le souvenir de ceux auprès desquels elle avait vécu ; elle s'intéresse à eux, elle prie pour eux, elle désire ardemment qu'ils viennent la rejoindre au séjour de la félicité qu'elle habite déjà si elle n'a plus rien à expier, ou en tout cas qu'elle se sait appelée à habiter. De leur côté, les vivants n'ignorent pas que le contact existe encore entre eux et cette âme ; ils peuvent la soulager si elle souffre, si elle est dans la gloire ils peuvent la prier et compter sur son intercession. Les liens sont rompus seulement en ce qu'ils avaient de sensible, mais leur réalité subsiste entière.

Lorsque quelqu'un est endormi, on sait que son inertie ne durera qu'un temps. Bientôt il s'éveillera et reprendra le cours normal de son activité. Son sommeil n'excite aucun étonnement ; tout au plus va-t-on par intervalles s'assurer que rien ne vient le troubler. De même, à la mort du chrétien, ceux qui l'entourent savent qu'il ne les quitte pas pour toujours. Une heure viendra où eux aussi subiront le sort réservé à tout homme depuis le péché originel : les uns ont encore de nombreuses années à passer sur cette terre, les autres penchent déjà vers la tombe, mais au regard de l'éternité la vie la plus longue est comme un jour. Quand ce terme sera venu, ils iront rejoindre ceux qui sont morts avant eux, et alors ce sera une réunion que rien ne viendra plus interrompre. En attendant, on placera les tombes, comme dans nos villages, le plus près possible de l'église. Le dimanche, en assistant aux offices à l'ombre du clocher qui abrite aussi les morts, on aura l'illusion d'être encore en leur compagnie ; en sortant, on ira les saluer en récitant une prière sur la terre qui les recouvre, et deux fois par an, à la Toussaint et aux Rameaux, on les visitera pour y mettre des fleurs et du buis bénit, en signe de vénération et de fidèle souvenir.

Le chrétien verse, lui aussi, des larmes au chevet mortuaire de ceux qu'il aime, car la nature ne peut s'empêcher de frémir devant la mort, et son affection lui fait trouver trop longue la séparation, si courte que puisse être celle-ci. Qui songerait à s'en étonner, quand Jésus lui-même a pleuré auprès du tombeau de son ami Lazare ? Mais ces larmes sont tempérées par les consolantes visions que découvre la foi. « Quand je fermais les yeux de mes chers petits enfants, écrivait la mère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, je ressentais une grande douleur, sans doute, mais une douleur résignée... Ils ne sont pas perdus pour toujours. La vie est courte et remplie de misères, je les retrouverai là-haut. » Les âmes vraiment chrétiennes ne pensent pas autrement.

C'est pourquoi l'Eglise, dans la liturgie de ses funérailles, où elle mêle les invocations en faveur des morts aux consolations adressées aux vivants, insiste sur ce motif. Au moment du suprême déchirement, quand le cercueil descend dans la tombe et va pour toujours dérober aux regards celui qu'il renferme, elle chante cette antienne, magnifique cri d'espérance : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. » Sous une autre forme, elle tient le langage de Notre-Seigneur : « Ne pleurez pas, dit-elle, il n'est pas mort, mais il dort ; il vivra de nouveau ; bien plus, il vit en Dieu. »

Puissamment réconforté par ces paroles, le fidèle songe alors à lui-même. Le trépas ne lui

semble pas aussi redoutable qu'on pourrait le supposer à première vue. Pour lui, ce n'est plus qu'un passage, mais un passage auquel il faut se préparer sérieusement, car il peut donner accès au bonheur ou au malheur éternel. Tout homme sensé, quand il se trouve devant une affaire qui va lui faire gagner ou perdre une fortune, en pèse minutieusement les détails ; il y réfléchit longuement, prévoit tout et cherche à tout disposer en vue de la réussite. Ainsi le chrétien, considérant quel enjeu dépend de la mort, ne cesse d'y penser pour ne pas être pris au dépourvu et pour se trouver alors dans les meilleures conditions possibles. « Souviens-toi de ta fin, dit l'Ecriture, et tu ne pécheras jamais. » (Eccli., VII, 40). Si la mort est, pour l'incrédule, pleine d'amertume, parce qu'elle signifie pour lui la séparation d'avec tout ce à quoi il était attaché et l'entrée dans un inconnu plein de mystère, pour le chrétien elle devient douce, car toute sa vie il s'y était préparé, ses derniers instants ont été réjouis par les sacrements et la grâce de Dieu, déjà son cœur est fixé au seul lieu où sont les vraies joies.

* *

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. La mort de ses saints est précieuse aux yeux du Seigneur (Ps. CXV, 15). Elle est précieuse parce qu'elle introduit auprès de lui une âme que de toute éternité il a aimée d'un amour ineffable. Aussi n'épargne-t-il rien pour lui procurer un vif éclat. Vous avez peut-être été témoins ou entendu conter le récit de certaines morts admirables où se manifeste clairement la bonté de Dieu. Si la souffrance du moribond est grande, la grâce divine vient à son secours pour lui donner la force; Dieu arrête ou modère les assauts du démon ; il calme les terreurs qu'inspirait la mort. Enfin quand l'heure est arrivée, il envoie ses anges quérir cette âme et la conduire au ciel. Que cet heureux sort, m. f., devienne le nôtre ! Puissions-nous sans cesse redire cette prière de Balaam à la vue du camp d'Israël : *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia.* (Num., XXIII, 10). Ainsi soit-il.

FIN

POUR LA FÊTE DE SAINT ELOI

(1er décembre)

SON ŒUVRE CIVILISATRICE

Messieurs et chers Frères,

Je vois avec une grande joie que la résurrection de votre fête corporative a pris depuis l'an dernier de beaux développements : aussi est-ce avec une plus vive confiance, puisque ce sera avec une fraternité plus étendue, que nous adresserons nos prières à S. Eloi, patron des ouvriers métallurgistes, et que, dans sa vie, nous puiserons des leçons de foi en la Providence pour l'avenir de notre pays et pour l'avenir des compagnons de S. Eloi en particulier.

I

Je vous ai redit l'an dernier la vie de celui qui fut successivement orfèvre, grand argentier royal, puis, les dix-neuf dernières années de sa vie, prêtre, évêque et missionnaire.

Il était né près de Limoges en 590; il mourut à Noyon, son évêché et son centre d'évangélisation, le 1er décembre 659.

Ce qui retiendra davantage notre attention pour cette fois, c'est la part active qu'il prit à l'œuvre de civilisation chrétienne.

La ruée des Barbares de Germanie avait jeté bas l'organisation gallo-romaine qui promettait une belle prospérité ; alors, sous les successeurs de Clovis, c'est un recul général ; les pouvoirs publics, souvent représentés par un leude violent et despotique, sont en désarroi ; justice, travaux publics, ravitaillement sont à l'abandon. Même établis, fixés, et un peu calmés, les Barbares n'ont guère d'égards pour les vaincus : ils ne connaissent à peu près que le culte de la force.

Après leurs dévastations, l'agriculture a cédé le pas aux friches et aux forêts, et les esprits sont encore plus incultes. Et pourtant, une société n'est pas viable sans lois et coutumes codifiées. Qui imposera aux vainqueurs le respect du droit ? Ce fut celle qui ne se décourage jamais, même quand on emprisonne ses prêtres et ses évêques et qu'on disperse ses moines, ce fut l'Eglise, qui, comme le Dieu Sauveur qu'elle représente, réédifie avec patience ce que la rage orgueilleuse des hommes a détruit.

La première œuvre qui tenta le grand cœur d'Eloi encore simple laïque et intendant de la monnaie, c'est le soulagement des pauvres et la libération des captifs : c'est l'esprit de S. Martin qui se survit en lui.

Pauvres, prisonniers, sans familles : les invasions et les guerres qui continuent les ont multipliés; quand on veut indiquer la maison de S. Eloi aux étrangers : « C'est la maison autour de laquelle vous verrez une nuée de pauvres comme les abeilles autour d'une ruche. »

Dans ses voyages à Marseille, il a fait de longues stations sur le port pour racheter dès leur débarquement les malheureux captifs qui sont ramenés dans les vaisseaux. On reconnaît la même sollicitude dans le concile de Châlons auquel prend part en 647 l'évêque de Noyon.

Eloi avait tenu sa place dans l'école du Palais : c'est la pensée de répandre l'instruction, non moins que de créer des asiles de sainteté, des hôtels pour les pauvres voyageurs et pèlerins, qui fait de lui le fondateur de nombreux monastères à Solignac, dans son pays, à St-Aure à Paris et dans le nord de la France.

Il entend que de ces centres partiront des moines qui réhabiliteront le travail manuel comme il l'a fait lui-même par son exemple quarante ans durant, qui défricheront les solitudes et enseigneront les meilleures méthodes de culture, qui apprendront l'art de traiter les métaux ;

et c'est un des résultats de ses missions en pays flamand et jusqu'aux portes de la Scandinavie.

Autour de l'église, du monastère, s'ouvrira une école et les maisons se grouperont ; et c'est l'origine d'un grand nombre de nos villages.

Il use de son influence auprès de Clotaire II et de Dagobert 1er pour adoucir les charges fiscales écrasantes qui pèsent sur le peuple.

Vous le voyez, la grande œuvre qui immortalise le nom de S. Eloi, c'est la sainteté du missionnaire et de l'évêque, c'est son inépuisable charité en éveil sur toutes les misères de cette époque, mais c'est aussi une œuvre économique, sociale, de relèvement par le travail des individus et des contrées.

En face de l'immensité de l'œuvre, Eloi ne s'est pas mis à l'abri derrière son aisance, il a dispersé sa fortune entre les mains des pauvres, il n'a pas cru qu'un chrétien pût se sauver seul, en égoïste : à l'âge de 50 ans il a répondu à l'appel de Dieu et s'est voué à l'évangélisation des plaines abandonnées du Nord.

II

Mais cet esprit s'est-il perpétué dans l'Eglise du xxe siècle ? M. f., il faut avouer que la situation économique du pays n'est plus la même et que, sous plus d'un rapport, elle s'est améliorée, encore que l'invasion germanique ait semé bien des ruines et bien des deuils, encore que le progrès, si raffiné qu'il se flatte d'être, laissera toujours sa vérité à la parole du Christ : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous. »

Au reste, qu'ai-je besoin de démontrer la charité immortelle de l'Eglise, en cette ville qui a le bonheur de posséder des religieuses dans ses orphelinats et ouvroirs, au chevet de ses malades et pour le soin des derniers jours de ses pauvres vieillards ?

Mais le rôle de l'Eglise doit-il s'arrêter là : à panser les plaies des individus ? Est-elle privée de tout droit d'intervention en faveur de la société et en particulier en faveur de la paix sociale et du mieux-être de la classe ouvrière ?

Non, m. f., l'esprit de S. Eloi n'a pas cessé d'être de saison après treize siècles, et les Pontifes romains ont revendiqué hautement, depuis plus de 50 ans, la place nécessaire et pacificatrice de l'Eglise dans les questions qui agitent le monde des travailleurs.

Il n'est pas d'institution sociale plus ancienne, donc apparemment plus expérimentée ; il n'en est pas qui soit également universelle, capable de s'adresser à tous, petits et grands, et de faire pénétrer parmi eux son action qui leur est également salutaire.

Comme au temps de S. Eloi, elle nourrit la flamme vigoureuse du zèle de l'Apôtre, elle est d'intention toute désintéressée et ne cherche point à flatter, mais à éclairer et à faire du bien.

Sans doute, je ne l'oublie pas, S. Eloi fut avant tout, comme évêque et missionnaire, prédicateur de l'Evangile du salut éternel, et telle est en effet la raison d'être primordiale de l'Eglise, et n'arriverait-elle à réaliser que ce but premier, qu'elle n'aurait pas failli au mandat du Fils de Dieu son Fondateur.

Mais, en montrant le ciel, elle apprend à l'humanité terrestre à vivre dans l'ordre, car l'athéisme, même libéral en apparence, est un péril pour la paix sociale : qui place son paradis sur terre est brûlé de convoitise, de haine, de jalousie ; qui ne croit pas à la justice de Dieu ne reconnaît pas d'autre droit que la force, car tout de même vous ne voudrez pas lui faire croire à l'intégrité et à la suffisance de la justice des hommes ; qui n'adore pas Dieu ne s'inclinera devant l'autorité que si d'aventure elle le sert, quitte à la briser si elle le gêne.

Faut-il ajouter que l'Eglise seule peut efficacement rappeler à chacun ses droits, mais aussi ses devoirs de charité et d'amour ; pourquoi s'aimer si l'on n'est frère que par le dur lien de la misère et si l'on n'a pas en Dieu un commun Père ?

Devoirs de justice aussi, car Jésus-Christ veut que nous en ayons faim et soif et que nous ne soyons pas platement résignés aux injustices.

Sans l'influence éducatrice de l'Eglise (les faits le prouvent surabondamment), la criminalité augmente et nous retournons à la barbarie pire que celle des Mérovingiens.

Enfin, l'Eglise est bien loin d'être étrangère aux réalités de l'ordre économique.

Par son amour de la pauvreté volontaire, elle prêche d'exemple l'ordre, l'économie, la tempérance ; vous savez bien que d'innombrables misères viennent du mépris de ces austères vertus ; par là encore, comme par l'exemple du travail du charpentier de Nazareth, de l'évêque-orfèvre de Noyon et de tous ses moines, elle ennoblit singulièrement la dignité du travail.

Elle enseigne toujours, contre le socialisme, que la propriété est le fondement indispensable de la famille et de la société, mais ce n'est pas un droit sans charges : il est une intendance, un dépôt confié en faveur de la société, surtout des malheureux, et Dieu en demandera un compte sévère.

C'est bien ce qu'avait compris et que pratiquait admirablement notre S. Eloi.

Cette place de l'Eglise dans la question sociale — je l'ai esquissée d'après le pape Léon XIII — est bien loin d'être exclusive des autres : les vertus et l'habileté technique des gouvernants et des dirigeants, le progrès moral et professionnel des ouvriers, l'intervention mesurée de l'Etat, sont pour leur part des éléments indispensables à cette rénovation. Mais l'Eglise réclame de collaborer, comme elle l'a fait au temps de S. Eloi, et la Société n'a pas eu à s'en plaindre.

Nous prierons, m. f., de tout cœur le saint Patron des métallurgistes pour que tous reconnaissent, sans jalouse inquiétude, la nécessaire intervention de cette puissance spirituelle et moralisatrice qui n'a voulu et procuré que le bien de

la France et le bien des travailleurs aux temps de S. Eloi et depuis ; nous demanderons à son grand cœur de nous obtenir pour tous la paix du Christ dans le règne de l'amour du Christ. Ainsi soit-il.

VARIA

L'ANNÉE LITURGIQUE [1]

Mes chers amis,

Vous savez ce qui se passe quelques jours après la rentrée. Voyez : cet élève — grand ou petit, il n'importe — a justement reçu ses nouveaux livres de classe.

Assurément, son premier soin est de les feuilleter, mais il ne s'attarde pas aux exposés savants, aux considérations morales qu'il y trouve pour la première fois : ce sont les images qu'il recherche d'abord, ce sont les images qu'il examine le plus volontiers et le plus longuement.

Voulez-vous qu'aujourd'hui où nous entrons dans une nouvelle année chrétienne, nous fassions de même et que nous laissions pour une fois les exposés dogmatiques, les considérations morales, pour regarder ensemble les images liturgiques et particulièrement le magnifique tableau qu'édite chaque année notre Mère la Sainte Eglise ? Y trouverons-nous quelque plaisir ? Je le souhaite ; en tous cas, il n'est pas douteux que nous en retirions quelque profit.

Il nous arrive parfois, mes chers amis, sur la foi d'un grand nom, d'une signature illustre, d'accorder notre admiration à de faux chefs-d'œuvre.

Rien de tel à craindre ici, puisque la conception et la réalisation de l'Année liturgique sont l'œuvre de la Sainte Eglise notre Mère, assistée par l'Esprit-Saint lui-même.

Mais, alors même que notre admiration tombe sur des objets dignes d'elle, encore est-il que bien souvent nous ne savons comment la justifier. Vienne alors quelqu'un qui nous donne à nous-mêmes les raisons de notre préférence, nous apprécions mieux encore l'œuvre d'art, nous l'aimons davantage. C'est pourquoi, tout convaincus que vous soyez déjà de la beauté de l'Année liturgique, vous y trouverez plus de charmes en la regardant de plus près.

C'est ce à quoi je m'emploierai ce matin en vous montrant dans l'Année liturgique un tableau magnifique dont 1° la *perspective* est exacte et 2° le *coloris* judicieux et agréable.

I

L'Année liturgique est d'abord un tableau à la perspective exacte.

La perspective, les plus grands le savent peut-être, mes chers amis, c'est l'art de représenter les objets sur une surface en conservant à l'œil l'illusion de leurs dimensions ou de leurs distances réciproques. Pour créer cette illusion, le savant a le stéréoscope, l'artiste les procédés de la perspective.

Sans elle, il n'y a que des dessins informes et sans beauté, car elle joue en peinture le rôle de la mesure en musique, du rythme en poésie.

Or, entre les points innombrables de la toile, il en est un d'une importance capitale pour l'établissement des lignes de perspective : c'est le *point de fuite* placé sur la ligne d'horizon et vers qui se dirigent toutes les lignes du premier plan, de qui s'échappent, fuient, toutes celles de l'arrière-plan, autour de qui se peint le personnage central, le sujet principal du tableau.

Il y a aussi, mes chers amis, dans l'Année liturgique un personnage central qui doit attirer tous les regards des fidèles, vers qui se dirigent, ardentes et enflammées, toutes les pensées de la Sainte Eglise au saint temps de l'Avent, de qui part toute sa vie active d'apostolat au cours du temps qui suit l'Ascension, autour de qui rayonne la partie la plus importante du tableau liturgique, celle qui va de Noël à l'Ascension.

Vous l'avez deviné, mes chers amis, telle est bien la place que tient Jésus dans ce tableau : il est le centre, celui en qui tout s'équilibre : *Omnia in ipso constant* (Col., I, 17) ; *Propter quem et per quem omnia* (Hebr., II, 10), dit S. Paul.

Et comme c'est toujours le dernier mot qui donne la signification de tous les autres, comme c'est la dernière bataille qui donne la victoire ou impose la défaite, ainsi le Christ, et Lui seul, donne à l'Année liturgique tout son sens, sens qui ménage à notre piété un chemin sans heurts pourvu qu'elle comprenne bien et suive fidèlement ce « Code de la Route » qu'on appelle un Missel bien fait.

Il y a donc une perspective dans l'Année liturgique, mais est-elle exacte et le *point de fuite* est-il bien celui qu'il fallait choisir ? Sans aucun doute. Si la personnalité du Christ tient la plus grande place dans ce tableau, si elle y est mise plus vigoureusement en relief, c'est justice.

Nul n'est plus grand que le Christ ; il est le Roi de tous les temps, de ceux qui furent avant lui, de ceux pendant lesquels il fut avec les enfants des hommes et de ceux qui, après son passage sur la terre, vivent de son souvenir. Et c'est là un symbole, mes chers amis, de la place que Jésus doit tenir dans notre vie : la plus grande, la meilleure. A lui les prémices de nos journées, les heures silencieuses et méditatives du matin comme celles, plus paisibles peut-être, du soir ! A lui le meilleur de notre temps, le meilleur de nous-mêmes !

Perspective exacte, vaste aussi, que celle de l'Année liturgique. Elle commence au début de toutes choses, à ce principe ineffable de tout dont S. Jean fait mention au début de son Evangile, et se prolonge jusqu'aux profondeurs insondables de l'éternité dont le même S. Jean nous entretient dans son Apocalypse.

[1] Instruction donnée dans un collège catholique de jeunes gens.

Le Christ attendu, le Christ venu, le Christ continué, telles sont les lignes principales de ce magnifique tableau, bien digne de notre admiration.

II

Cependant, mes chers amis, une peinture qui ne serait que précise aurait peu de chances de nous plaire et les figures géométriques, pour exactes qu'elles soient, ne nous charment pas. L'art, qui a pour but de plaire, drape les statues et voile le squelette des lignes sous les couleurs.

Encore faut-il que les plis soient justes et les couleurs judicieusement choisies.

L'Eglise le sait bien et c'est pourquoi elle pare avec un goût exquis chacune des grandes périodes de l'Année liturgique. Avez-vous remarqué, mes chers amis, avec quel souci de les faire correspondre l'une à l'autre, l'Eglise adapte les époques de son Année à celles de l'année naturelle ?

L'Avent mélancolique se passe en des jours brumeux, et les blancs flocons de la neige coïncident avec la venue sur terre de l'Enfant-Dieu, venu apporter au monde matériel des Juifs, sensuel des Païens, les grâces de la chasteté et du pur amour de Dieu.

Et tandis que se déroule la vie du Sauveur, divin Soleil de Justice, l'astre lumineux monte à l'horizon. Vers l'époque de l'équinoxe, Pâques vient aussi illuminer et réchauffer nos cœurs plongés dans l'austère jeûne quadragésimal.

Au milieu des ardeurs de l'été, voici venir la Fête-Dieu, fête de l'Eucharistie, témoignage de l'amour ardent de Jésus pour nous, et, dans le beau mois d'août, la fête de la très douce mère du Sauveur, cependant que les derniers rayons du soleil d'automne éclairent les fêtes de la Toussaint et des Morts.

Suite de lumière graduée qui se traduit dans la couleur des ornements, sombre violet de l'Avent, blancheur de Pâques, ors de la Fête-Dieu, nul choix de couleur ne pouvait être plus judicieux.

Et que dire des mélodies qui se succèdent au cours de l'Année liturgique, depuis la gravité douce des Antiennes de l'Avent, la joie épanouie du *Puer natus est* de Noël, la componction des chants du Carême, l'élan discret de l'allégresse pascale et la monotonie, qui n'est pas sans charme, du temps qui suit l'Ascension ?

Sur les lignes un peu rudes de son dessin, l'Eglise a véritablement jeté toute la gamme des plus riches et des plus harmonieuses couleurs.

* *

Est-ce à dire, mes chers amis, qu'il ne faille voir dans l'Année liturgique qu'un riche tableau, une œuvre d'art digne d'admiration ?

Non, certes ; il faut la vivre, s'unir aux divers sentiments que l'Eglise prétend nous faire prendre, en tout son cours, revivre avec les justes de l'Ancienne Loi la préparation au règne de Jésus, avec Jésus lui-même sa vie obéissante et mortifiée, puis sa vie ressuscitée et glorieuse, enfin se laisser prendre à la douce influence de l'Eprit-Saint pour recommencer avec une ardeur renouvelée le même cycle de piété.

Et puisqu'il est d'usage que les sermons se terminent sur un vœu de bonheur, que puis-je vous souhaiter de mieux qu'une bonne, sainte et heureuse Année liturgique, afin que, comme dit le poète :

... lorsque finira l'Avent de notre vie,
Dans un Noël sans fin, nous chantions le Messie.

PETIT AVENT SUR LES ANTIENNES « O »

I

1er DIMANCHE : *O Sapientia*

Mes frères,

Dans nos villes, les grands magasins de nouveauté achèvent fiévreusement de dresser sur leurs façades le fond de décor de leurs féeriques illuminations de Noël et du jour de l'An. Bientôt, la foule émerveillée stationnera sur les trottoirs pour suivre, amusée, les scènes vivantes qu'animeront les feux changeants des ampoules électriques. Encore un mois avant les fêtes et déjà tout est mis en œuvre pour assurer le succès de la vente.

L'Eglise, elle aussi, veut assurer à ces jours de fête, qui sont siens d'abord, tout leur rendement spirituel. Comme elle prélude aux grandes solennités de Pâques par la longue préparation du Carême, elle donne de même aux fêtes de Noël leur prologue : le temps de l'Avent. Le temps de l'Avent, qui s'ouvre en cè dimanche, le mot le dit, c'est le temps préparatoire à l'Avènement de Notre-Seigneur dans le monde.

Et pour l'Eglise, il ne s'agit pas seulement de commémorer l'anniversaire du plus grand événement de l'histoire du monde, de celui qui inaugure une ère nouvelle, l'ère de N.-S. Jésus-Christ. Elle n'est pas une vénérable société archéologique qui aurait pour mission de sauvegarder les vestiges d'un passé mort. Elle a la tâche de mettre en valeur pour le salut du monde toutes les virtualités latentes de ces grands mystères.

Aussi ce qu'elle appelle de ses prières et ce qu'elle tente par ses efforts, c'est la réalisation totale des desseins du Fils de Dieu dans sa venue parmi nous, ou, si vous le voulez, l'avènement spirituel de Dieu dans le monde, dont son avènement corporel ne fut que la figure, la préparation et le moyen. Dans de sublimes invocations, qui portent dans la liturgie le nom de grandes Antiennes, elle supplie le Christ, qui est la Sagesse, qui est le Sauveur, qui est le Roi des nations, qui est l'Emmanuel, de venir nous instruire et nous délivrer afin de régénérer le monde. Ces Antiennes qui expriment tout le programme de régénération que l'Eglise attend chaque année des fêtes de Noël forment donc un thème tout indiqué de réflexions pendant ce temps de l'Avent.

L'Eglise invoque d'abord le Christ Sagesse : « O Sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une extrémité à l'autre et disposez

toutes choses avec force et douceur ; venez nous apprendre les lois de la prudence. »

La sagesse ! Ce mot a-t-il cours encore dans notre monde moderne ? Sans doute, il existe toujours une sagesse au rabais à l'usage de l'enfance et de la jeunesse : nous demandons aux petits d'être bien sages et les parents sont heureux dont les jeunes gens et les jeunes filles mènent une vie sage et réglée. Mais de la sagesse, dans sa signification la plus élevée de conscience très claire de sa vraie destinée et de l'organisation pratique de sa vie en vue de cette destinée, de cette sagesse-là nous n'entendons plus parler ; notre mentalité contemporaine semble en avoir perdu le sens ; du train où vont les choses, on la qualifiera bientôt, dans nos dictionnaires, de locution archaïque.

Dans ce manque de grandes idées directrices de l'existence dont souffre notre monde moderne, il est donc plus nécessaire que jamais d'appeler avec l'Eglise l'avènement spirituel de Celui en qui sont enfermés tous les trésors de la sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ absconditi.* (Col., II, 3).

Qu'est-ce donc que la sagesse ? Comment le Christ nous en offre-t-il le type parfait ? Quels moyens avons-nous de devenir des sages sur son modèle ? Ce sont les questions auxquelles je voudrais répondre.

I. — *Qu'est-ce que la sagesse ?*

Il y a quelques années, un des romanciers polonais les plus en vue [1] publiait sous le titre d'*Homo sapiens* (L'Homme sage) un livre dans lequel traîne une infinie tristesse. Le héros de cette aventure, cet homme sage, c'est l'homme pour qui n'existe aucune loi morale et qui se croit tout permis. Malgré cette émancipation de toute règle de vie, en réalité à cause de cette émancipation, cet homme amoral éprouve un profond dégoût de lui-même : « *Comme il se sentait triste...* », souligne l'écrivain après une de ses fautes, pareil au Satan d'Alfred de Vigny, qui, après avoir commis un crime, avoue qu'il est « plus triste que jamais ».

C'est que la sagesse dont s'enorgueillit ce héros est la fausse sagesse, celle dont l'apôtre S. Jacques écrit qu'elle est terrestre, charnelle, diabolique (III, 15), mélange d'indépendance, de sensualité, de cupidité. Elle est le renversement et la perversion de l'ordre établi par Dieu. Il ne faut pas s'étonner qu'au lieu de la paix, qui est la tranquillité de l'ordre, elle n'engendre que l'inquiétude.

L'homme vraiment sage, au contraire, c'est celui dont le regard a su distinguer dans la multiplicité des buts offerts à ses efforts, le but final, l'objectif principal, la fin dernière qui commande tout le jeu de ses activités, et dont la prudence règle ensuite toute la vie en vue de ce terme définitif à atteindre. Il a envisagé le problème de l'existence, non pas d'abord en fonction des avantages immédiats que peut lui apporter telle ou telle solution facile, non pas seulement en tenant compte de certaines données de ce problème à l'exclusion des autres, non pas uniquement sous l'angle limité du temps, mais dans son ensemble, sous tous ses aspects, d'après les principes premiers qui président à sa solution exacte et complète. Et au terme de ses calculs, il est arrivé à cette solution : que l'argent, les plaisirs, les situations, tout cela est bel et bon, mais enfin que tout cela est subordonné à autre chose, sans quoi argent, plaisir, situations ne sont en réalité que solutions provisoires, que tout cela est subordonné à sa situation éternelle à faire.

Voilà la vraie sagesse : la vue claire, consciente, évidente de l'unique nécessaire, et l'organisation pratique de sa vie en fonction de cette destinée.

De cette véritable sagesse le Christ est le type parfait, la personnification vivante, l'incarnation même. C'est sur son histoire à lui, sur l'Evangile qu'il faut écrire, non plus par dérision, mais en toute vérité, le titre d'*Homo sapiens*. C'est son nom propre : il est la Sagesse éternelle et incarnée.

II. — *Le Christ, Sagesse éternelle et incarnée*

Il est la Sagesse éternelle.

Notre foi désigne la deuxième Personne de la T. S. Trinité sous les noms de Verbe éternel, de Parole du Père, d'Image de Dieu. Sur ces données, quand nous voulons prendre quelque intelligence du mystère de la Trinité, nous nous représentons le Fils de Dieu un peu à l'image de la parole intérieure dans laquelle nous exprimons toujours mentalement notre pensée, nos réflexions, nos projets, quand bien même nous ne manifestons à personne ces pensées, ces réflexions, ces projets. Il est donc bien, ce Fils de Dieu, la Sagesse éternelle, c'est-à-dire la Parole vivante dans laquelle Dieu le Père exprime de toute éternité sa pensée sur lui et sur ses œuvres.

Si Dieu le Père ne nous avait manifesté extérieurement ces desseins de sa Sagesse, jamais nous n'en aurions eu l'idée. Il aurait fallu nous écrier avec plus de vérité que S. Paul : « O profondeur inépuisable de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Car qui a connu la pensée du Seigneur et qui a été son conseiller ? » (Rom., XI, 33, 34). Mais il a voulu nous la faire connaître au cours des siècles par l'intermédiaire de ses prophètes.

Surtout un jour est venu où il a voulu nous les faire connaître plus clairement encore en disant extérieurement au monde dans le temps cette Parole intérieure qu'il se prononce à lui-même de toute éternité. « Après avoir à plusieurs reprises et en diverses manières parlé autrefois à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps nous a parlé par le Fils. » (Hebr., I, 1). Ce Fils qui était la Sagesse éternelle de Dieu, est devenu par les mystères de Nazareth et de Bethléem, *notre* Sagesse, la Sagesse incarnée : *Factus est nobis sapientia.* (I Cor., I, 30).

Et en effet, au témoignage de l'Evangile, cet esprit de sagesse qui repose sur lui, c'est un des premiers caractères par lesquels il commence de se manifester et qui frappe d'abord ceux qui l'appro-

[1] Przybyszewski.

chent. Dès l'âge de douze ans, il fait dans le Temple l'émerveillement de ceux qui l'écoutent, des docteurs de la Loi eux-mêmes, par son intelligence et ses réponses (Luc, II, 47). Ses voisins de Nazareth le voient progresser en taille, mais aussi en *sagesse* et en grâce *(ibid.*, 52). Les premières fois qu'il prend la parole, on se demande d'où peut lui venir pareille sagesse : *Unde huic sapientia hæc ?* (Math., XIII, 54).

Lui-même s'attribue la plus haute sagesse. Dans l'opinion du peuple juif auquel il s'adresse immédiatement, il est bien certain que personne n'a dépassé ni même égalé la sagesse du roi Salomon. Et le Christ leur dira un jour : « La reine du midi s'élèvera au jour du jugement contre cette génération et la condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon. » (Math., XII, 42).

Aussi bien, quand même nous n'aurions ni le témoignage réitéré de ses contemporains, ni son témoignage infaillible, nous posséderions toujours dans son Evangile l'ensemble de sa doctrine qui nous permettrait de reconnaître en lui cette haute sagesse qui consiste, avons-nous dit, dans la vision aiguë de l'essentiel et dans l'adaptation de la vie à cette destinée suprême.

Alors que les vérités ont été « diminuées parmi les enfants des hommes » au point qu'ils marchent à tâtons dans les ténèbres, il rallume dans cette nuit les étoiles éteintes. Il remet de l'ordre dans le chaos des idées régnantes qui font de l'argent, des plaisirs ou des places les grands buts de la vie. D'un coup d'aile s'élevant au-dessus des horizons étroits pour jeter sur la vie le coup d'œil des sommets, son intelligence discerne l'important, hiérarchise les valeurs, remet chaque chose en place ; et en formules claires, lapidaires, à la portée de tous, sa voix proclame la primauté de l'essentiel, du spirituel, de l'éternel : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? Qu'est-ce que l'homme pourrait bien donner en échange de son âme ?... (Math., XVI, 26). Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » (Math., VI, 33).

Et quand ce sage a montré du doigt à l'humanité le terme définitif vers lequel orienter sa marche en avant, parce que le travail d'organisation est aussi l'œuvre du sage, — *sapientis est ordinare,* — il lui indique la route à prendre : « Si tu veux entrer dans la vie éternelle, garde mes commandements » (Math., XIX, 17), il lui signale les obstacles à éviter : *Nolite,* évitez ceci, évitez cela...; *Cavete,* défendez-vous de tel danger ; *Attendite,* prenez garde à ces difficultés ; il lui donne les viatiques nécessaires pour la route : la prière, les sacrements, l'Eglise.

Et pour que cette force d'affirmation et de logique soit tempérée quand même de douceur ou, comme nous dirions aujourd'hui, d'humanisme, il éclaire cette grand'route dans laquelle il nous engage et où il prend notre tête, de toutes les joies assurées de l'esprit, de la volonté et du cœur : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres (Jo., VIII, 12). Prenez sur vous mon joug et recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau léger. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. » (Math., XI, 28, 29).

Cette Sagesse éternelle et incarnée, l'Eglise n'a-t-elle pas raison de la supplier, à la veille de l'anniversaire de son premier avènement, pour notre temps qui souffre du même déséquilibre profond, qui donne le pas au temporel sur l'éternel, qui a perdu sa direction en se laissant distraire par les frivolités de la route : « O Sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une extrémité à l'autre et disposez toutes choses avec force et douceur, venez nous apprendre les lois de la prudence ! »

Ces voies de la prudence, comment les apprendrons-nous, ou quels moyens avons-nous de devenir des sages sur le modèle du Christ ?

III. — *Moyens d'acquérir la divine sagesse*

Le premier de ces moyens, l'Eglise elle-même nous le signale pratiquement par cette invocation : c'est la prière.

L'esprit de sagesse, même dans ses inspirations élémentaires, est un des sept dons du Saint-Esprit. On ne l'acquiert donc pas ; on le reçoit. Et parce que, dans l'économie providentielle voulue de Dieu, Dieu ne donne qu'à celui qui demande, l'apôtre S. Jacques nous indique la bonne méthode quand il nous prescrit de prier : « Si la sagesse fait défaut à quelqu'un, écrit-il, qu'il la demande à Dieu, et elle lui sera donnée. » (Jac., I, 5).

Le temps de l'Avent est d'abord un temps de prière. Tous les chants liturgiques demandent, en implorations suppliantes, que le Christ vienne parmi nous. Sans peut-être en comprendre les strophes latines, ne le devinez-vous pas à la seule mélodie du *Rorate, cœli, desuper,* et ne vous en faites-vous pas l'écho dans le cantique encore plus populaire :

Venez, divin Messie,
Sauver nos jours infortunés ;
Venez, source de vie,
Venez, venez, venez !

En même temps qu'à la prière, l'Eglise nous invite à la réflexion, surtout au rappel de nos fins dernières. Ce n'est pas sans raison qu'elle nous fait lire à l'Evangile de ce premier dimanche de l'Avent, l'annonce d'un autre avènement du Christ, de son avènement au dernier jour du monde afin de juger les vivants et les morts. Ce rappel de nos fins dernières est pratiquement un des plus efficaces pour nous pénétrer de cette crainte qui est justement le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini.*

Par cette double force combinée de la prière et de la réflexion, d'une prière qui féconde la réflexion, la sagesse qui disparaît de ce monde peut revenir parmi nous. En toute chose, elle nous fera apercevoir l'essentiel, penser au-dessus de nos pas-

sions et de nos intérêts, comprendre les lois du monde où nous devons insérer notre action. Car la sagesse est à la fois d'ordre intellectuel et pratique : elle révèle à l'homme l'ordre de l'univers et elle lui assigne la partie à y tenir pour n'en point troubler l'harmonie.

* *

Ces hautes leçons de sagesse, Notre-Seigneur les a mises à la portée de tous dans une de ses paraboles, celle des vierges sages et des vierges folles. « Le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, prenant leurs lampes, s'en allèrent à la rencontre de l'époux. Cinq d'elles étaient folles et cinq sages. Les folles prirent leurs lampes, mais ne prirent pas d'huile avec elles. Les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. Comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Au milieu de la nuit un cri retentit : « Voici l'époux qui vient, allez à sa rencontre ! » Alors toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. » Les sages répondirent : « Non, il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous ; allez plutôt chez les marchands et achetez-en pour vous. » Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Plus tard les autres vierges arrivèrent et dirent : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. » Mais il répondit : « En vérité je vous le dis, je ne vous connais pas. » Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (Math., xxv).

Et en vérité, pratiquement et concrètement, la vraie sagesse c'est le secret de préparer par une vie chrétienne et sainte l'heure dernière qui décide irrévocablement de l'essentiel, du salut éternel de notre âme. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXIX

LA VIE FRIVOLE

Il y a aujourd'hui un courant prononcé vers la vie facile, volage, mondaine.

* *

Quel triste spectacle quand, à un âge comme le vôtre, qui devrait être celui des sentiments délicats, des nobles aspirations, on passe loin de Dieu, dans la frivolité et le mal, des années qui sont la fleur de la vie ! N'est-ce pas souvent le résultat d'une éducation qui s'est bornée à de brillantes apparences, en négligeant de former les qualités solides ?

La jeune fille frivole mène une existence où l'on n'aperçoit ni ordre, ni but, ni caractère. Se livrant sans défense à tous les périls, elle ressemble à la vigne dont parle le Prophète et que les passants foulent aux pieds parce qu'elle n'a plus de clôture protectrice.

Chez une jeune fille frivole, la journée se passe dans une nullité désolante, sans lumière, sans idéal. Cette enfant ne prend plus les sages précautions de la vigilance ; elle n'acceptera pas davantage une observation, un conseil. L'ennemi du bien trouve dans son cœur le champ libre et tout préparé pour semer l'ivraie, faire perdre le sens de la réserve, et quelquefois faire oublier les lois du plus élémentaire respect.

Entrez dans cette demeure où règne la frivolité : c'est l'incurie, c'est la négligence. Dans le mobilier aucun soin : on ne lui épargne même pas les heurts et les blessures. Partout on constate un égal abandon : linge, vêtements, vous ne voyez pas une chose à sa place, rien n'est en état de servir ; malgré les dépenses que l'on multiplie, ce qui est nécessaire ne tarde pas à manquer ; c'est un gaspillage de toutes les heures, et souvent pour entretenir un luxe dangereux, des toilettes scandaleuses et qui blessent la modestie.

Quelquefois tous les signes se réunissent pour faire reconnaître une jeune fille frivole. Le dégoût de la prière qui toujours semble trop longue, l'éloignement des sacrements dont on s'approche sans préparation et par un reste d'habitude, une tenue peu convenable, peu recueillie, à l'église où l'on n'a guère d'autre occupation que de voir et d'être vue, la recherche des vanités du monde, une conversation frondeuse et libre, une allure émancipée, l'habitude des lectures malsaines : autant de preuves qui démontrent l'absence de toute piété. Ne jugeant de la valeur des choses que par les impressions qu'elles produisent sur les sens, une jeune fille frivole ne voit presque rien sous son véritable aspect.

On va, tête baissée, imprudemment dans les plus périlleuses aventures, au risque de s'y perdre. Hélas ! combien de jeunes filles inexpérimentées se nuisent à elles-mêmes aujourd'hui par leur témérité, sans prévoir les dangers qui les guettent. Dans cet état d'esprit, on oublie le sérieux de la vie, on oublie l'austérité des devoirs tout proches, on s'expose à ne pouvoir tenir dignement le rôle qui incombe à une épouse et une mère de famille. On oublie surtout la mort, qu'on croit bien loin alors qu'elle est peut-être plus proche qu'on ne s'y attendrait. Avec une imagination aussi mouvante, tout prend un caractère factice, superficiel ; ce que l'on aime, c'est l'agitation et le bruit, c'est le mensonge ; n'ayant plus aucune pensée sérieuse et les sens tout fascinés par la bagatelle, la couleur d'une robe ou la forme d'une coiffure deviennent une affaire capitale.

On a ainsi le spectacle d'une vie où il ne reste place que pour l'amusement, le plaisir, le tumulte des fêtes mondaines. Et plus tard, de son enfance désolée et froide « comme un jour d'hiver », on ne gardera qu'un souvenir d'amertume.

Notre âme est le chef-d'œuvre de Dieu. Rien de plus délicat, de plus beau, de plus admirable. Mais malheur à elle si l'insecte immonde de l'impureté vient s'y glisser ! Il y engendre une corruption qui ne tarde pas à donner la mort. Notre corps qui doit être le serviteur de notre âme, bien souvent, au lieu d'obéir, veut imposer ses goûts ; et c'est ce qui arrive lorsqu'il nous porte à la vanité, à la fri-

volité. Faites donc de la modestie et de l'innocence les compagnes fidèles de votre cœur. « Tous les trésors, tout l'or du monde, a dit l'Esprit-Saint, ne sont pas dignes d'être mis en parallèle avec une âme pure et innocente. » (Sap., VII, 9). Et puisque la frivolité engendre le péché, à tout prix écartez-la de vos habitudes, en ayant des goûts sérieux ; à cette saison de l'existence où vous êtes, alors que le monde a pour vous les couleurs du prisme, vivez à l'abri de ses entraînements mauvais, en gardant soigneusement, partout où vous vous trouverez, l'esprit recueilli.

* *

Une jeune fille, appartenant à une famille très élevée dans le siècle et qui en avait suivi tous les attraits, allait mourir ; à cette heure, sa vie lui paraissait pauvre, stérile. Elle était comme le laboureur qui, au lendemain d'un orage, voit sa moisson anéantie ; et elle disait : « Je meurs les mains vides. » Qu'il n'en soit pas ainsi de vous ; et, quand viendra l'austère visiteuse, que votre âme se présente à elle toute chargée de mérites !

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRETIENNE

CXLVI

LES TENTATIONS DU DÉMON

La théorie des tentations

> ***Abraham tentatus est, et amicus Dei effectus est.***
> **Abraham a été tenté et il est devenu l'ami de Dieu. (Judith, VIII, 22).**

Elle devient déjà longue, n'est-ce pas ? la liste que nous dressons des ennemis auxquels il faut résister quand on entreprend de mener une vie chrétienne. Cependant, l'adversaire le plus redoutable, le plus habile, le plus prévoyant, le plus fort, nous ne l'avons pas encore nommé. Il ne se trouve, en effet, ni en nous-mêmes, ni dans nos semblables. Il est d'une espèce différente de la nôtre et appartient à un autre monde. C'est un pur esprit, mais un esprit déchu. On le nomme « démon » et il attaque les âmes par ce qu'on est convenu d'appeler la *tentation*.

Tentation vient d'un mot latin qui signifie *épreuve*. Au sens étymologique, toute épreuve, d'où qu'elle vienne, est une tentation. Même quand Dieu met à l'épreuve, l'Ecriture dit qu'il tente. Ainsi Moïse a-t-il écrit : « Dieu tenta Abraham [1]. » Ainsi encore disait-il aux Hébreux : « Dieu vous tente, afin de voir si vous l'aimez, ou non [2]. »

Mais l'usage a prévalu de réserver le nom de tentation aux mouvements intérieurs par lesquels les démons nous portent à faire le mal. Lorsque l'idée d'un péché se présente à votre esprit, s'il se joint à cette idée une sorte d'invitation à le commettre, vous avez une tentation.

La tentation constitue certainement l'un des phénomènes, je dirais volontiers : l'une des crises les plus fréquentes de la vie spirituelle. Personne n'y échappe : le démon n'a-t-il pas tenté le Fils de Dieu lui-même ? Aucun degré de sainteté n'en préserve : S. Paul, malgré ses travaux incomparables, ses hautes vertus, ses extases qui l'élevaient au troisième ciel, n'obtenait pas d'être délivré des tentations les plus humiliantes. Il n'est point non plus de lieu si saint que le tentateur n'y puisse entrer et n'ait la faculté d'y tendre des pièges. La vie des Saints parle d'un solitaire qui, pressé de tentations dans sa cellule, formait le dessein de s'en aller ailleurs. Satan lui dit : « Est-ce à cause de moi que tu veux sortir d'ici ? En quelque endroit que tu ailles, j'y serai avant toi [3]. »

La tentation étant une chose si commune, vous vous expliquerez que j'en parle avec détails. Je voudrais l'envisager successivement au point de vue *théorique* et au point de vue *pratique*. L'exposé de la doctrine vous apprendra aujourd'hui *ce qu'il faut penser des tentations ;* — et, dans l'entretien qui suivra, l'explication de *la conduite à tenir quand on est tenté* vous dira comment il faut vous y prendre pour les vaincre.

I

Les âmes tentées tombent souvent, à propos de leurs tentations, dans des erreurs d'ordre doctrinal dont il importe au plus haut point de les détromper.

J'en signalerai trois principales.

La première a pour objet l'*auteur* de leurs tentations. Cette erreur consiste à les attribuer à Dieu.

Je l'ai déjà dit, mais je crois nécessaire de le redire une fois de plus : *Dieu ne tente personne*, dans le sens où nous prenons ici cette expression. *Tenter*, dans ce sens, c'est porter à faire le mal. Or Dieu est essentiellement le bien absolu : il ne peut donc porter personne à faire le mal. Son action s'exerce toujours en faveur du bien. D'ailleurs, nous le verrons bientôt, il prête invariablement aux âmes tentées, dans le cours même de leurs tentations, une assistance qui ne permet pas de les lui attribuer.

Mais alors, dira-t-on, d'où viennent les tentations ? — Elles peuvent venir de nous-mêmes ; c'est-à-dire de notre imagination si prompte à s'égarer, de nos passions, de nos tendances vicieuses. Elles peuvent venir aussi des autres hommes, par l'influence néfaste de leurs paroles, de leurs écrits ou de leurs exemples. Mais elles viennent surtout des suggestions des démons. J'ai lu, dans le livre d'un pieux auteur, que les anges déchus sont toujours pour quelque chose, et même pour beaucoup, dans *toutes* nos tentations. Quand ils n'en ont pas pris l'initiative, ils ne manquent jamais de se les approprier et de leur prêter tout l'appui dont ils disposent. Ils y sont portés par leur rage « de lions furieux » avec laquelle, dit S. Pierre, ils cherchent des victimes à dévorer [4]. » Vous pouvez

[1] *Tentavit Deus Abraham.* (Gen., XXII, 1).
[2] *Tentat vos Dominus... ut palam fiat utrum diligatis eum, an non.* (Deut., XIII, 3).
[3] Marin, *Vie des Pères des Déserts d'Orient*, t. III, éd. Vivès, p. 149.
[4] *Adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret.* (I Petr., V, 8).

donc, pécheurs qui m'écoutez, concentrer sur eux tous les regrets et toutes les haines que vous inspirent vos fautes passées. Voilà, en effet, les vrais et principaux auteurs des tentations qui vous les ont fait commettre.

II

La *raison d'être* des tentations est encore un point sur lequel on se fait communément d'étranges illusions.

Pourquoi sommes-nous tentés ? Qu'en peut-il sortir de bon ? Si Dieu n'est pas l'auteur des tentations, pourquoi les permet-il ? Ces questions et d'autres de même sorte se succèdent et reviennent sans cesse sur bien des lèvres. Je dois essayer d'y répondre.

D'abord, — il importe d'en faire la remarque, — la tentation fait partie des conditions de notre nature. Nos âmes sont des esprits ; elles sont donc accessibles aux suggestions des autres esprits, par conséquent aux suggestions des mauvais esprits, puisqu'il y a des esprits mauvais. Nos premiers parents y ont été exposés, même dans leur état d'innocence. Leur chute, cette chute d'où est venue notre déchéance, a donné au tentateur plus d'audace et nous a rendus plus accessibles à ses séductions. Le droit de nous tenter est un de ceux que lui a conquis sa victoire ; et la rédemption par Jésus-Christ ne l'en a point dépouillé.

Il faut avouer aussi que, bien souvent, l'homme s'expose lui-même aux tentations et semble leur faire appel. L'Apôtre avait dit : « Gardez-vous de donner lieu au démon ! [5] » Vous qui vous plaignez d'être chaque jour et violemment tentés, avez-vous bien suivi ce conseil ? N'avez-vous point ouvert la porte au séducteur par vos rêveries imprudentes, par la liberté de vos regards, par vos fréquentations, par vos conversations, par vos lectures, par vos sensualités et même par le souvenir des péchés d'autrefois ? S'il en est ainsi, n'accusez personne que vous des combats auxquels vous vous trouvez en butte. Ils sont la juste conséquence de vos témérités et de vos fautes passées.

Parfois, cependant, ce n'est point aux instants de négligence et de laisser-aller, mais aux heures de conversion et de sagesse, que la tentation devient plus forte et plus pressante. Elle s'explique alors d'une autre manière. Il faut y voir un effort désespéré du démon pour ressaisir l'âme qui lui échappe et la remettre sous le joug.

Les tentations ont encore d'autres raisons d'être. Ainsi Dieu les permet souvent pour entretenir dans les âmes le salutaire sentiment de leur faiblesse, l'humilité, la défiance d'elles-mêmes ; pour leur rappeler qu'elles sont en exil, les empêcher de trouver leur paradis ici-bas, leur faire désirer plus vivement l'inaltérable paix du ciel ; pour exercer leurs forces, tenir leur bonne volonté en éveil, aguerrir leur courage et les préparer à d'autres victoires. Ce serait presque toujours, pour ceux qui supportent avec peine leurs tentations, un vrai malheur de n'en plus avoir. Cette suppression de toute lutte aurait pour eux plus d'inconvénients que d'avantages. Elle ne les jetterait peut-être pas dans le vice ; mais elle les empêcherait, à coup sûr, de s'élever bien haut dans la vertu.

De plus, et voici le principal motif de leur existence, les tentations mettent l'homme à l'épreuve ; en d'autres termes, elles montrent ce qu'il vaut ; elles lui font pratiquer des vertus dignes de ce nom ; elles ajoutent à ses mérites ; elles lui donnent plus de droits à la récompense.

Sans doute, pour déployer de la valeur et mériter un salaire, il suffirait de faire le bien, et ce ne serait pas nécessaire d'être porté au mal. L'on ne saurait contester, cependant, que, dans l'état présent des choses, la tentation par le démon n'ajoute largement au sérieux de notre épreuve et, par suite, à la portée de ses résultats. Le Sage écrivait, sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu : « Celui qui n'est point tenté, que sait-il ? [6] » Et moi je dirai : « Quel mérite a-t-il ? » Quel mérite auriez-vous à pratiquer l'humilité, si vous n'étiez pas tentés d'orgueil ? Quel mérite auriez-vous à observer la patience, si vous n'éprouviez jamais rien des bouillonnements de la colère ? Quel mérite auriez-vous à rester purs, si vous ne connaissiez point le démon de la luxure ? Comme la difficulté vaincue donne du prix au travail, ainsi la tentation repoussée donne de la valeur à nos vertus. Elle a, je le sais bien, l'inconvénient de nous exposer à de honteuses défaites ; mais elle rachète largement cet inconvénient par l'occasion qu'elle nous offre de remporter d'éclatantes victoires. Sans tentation, il pourrait y avoir des justes ; mais y aurait-il des saints ?

La tentation est le creuset des âmes : elles y prennent ce que les métaux précieux prennent dans la fournaise où ils entrent en fusion, je veux dire leur titre et leur éclat. C'est pourquoi, lorsque Dieu forme le projet d'en élever une à la perfection, il s'oblige par là même à permettre qu'elle soit tentée. Et plus est sublime le degré auquel il veut la conduire, plus il doit faire aux tentations dont elle sera l'objet une large mesure. La tentation se rattache ainsi, par des liens étroits, au bienfait de la prédestination et devient une marque de la bonté de Dieu.

Enfin, nos tentations nous offrent une bonne occasion de réparer nos fautes passées. On répare les tentations consenties par des tentations repoussées, comme on répare les défaites par des victoires et les lâchetés par des actes d'héroïsme.

Cette manière d'apprécier les tentations étonnera peut-être ; mais elle découle logiquement de leur raison d'être et des avantages auxquels elles peuvent conduire. Et puis, c'est ainsi qu'en jugent tous ceux dont l'avis doit servir de règle. L'archange Raphaël pensait-il autrement, quand il disait au vieux Tobie : « Vous avez plu à Dieu : il fallait, pour ce motif, que vous fussiez soumis à l'épreuve de la tentation [7] » ? Les Saints partageaient ce sentiment. Quand ils avaient une fois compris l'utilité des tentations, ils en demandaient à Dieu comme on lui demande des grâces : « Seigneur, éprouvez-moi et

[5] *Nolite locum dare diabolo.* (Eph., IV, 27).

[6] « *Qui non est tentatus, quid scit ?* » (Eccli., XXXIV, 9).

[7] *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* (Tobie, XII, 13).